Rendre compte d'analyses comparatives sur des corpus issus de langues/cultures éloignées

Chantal Claudel et Geneviève Tréguer-Felten

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/121>

DOI : 10.4000/cediscor.121

ISBN : 2878543556

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2006

Pagination : 23-37

ISBN : 2878543556

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Chantal Claudel et Geneviève Tréguer-Felten, « Rendre compte d'analyses comparatives sur des
corpus issus de langues/cultures éloignées », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne
le 01 avril 2008, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/121> ;
DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.121>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les carnets du Cediscor

Rendre compte d'analyses comparatives sur des corpus issus de langues/cultures éloignées

Chantal Claudel et Geneviève Tréguer-Felten

- 1 Cette contribution s'appuie sur des recherches menées sur l'interview de presse écrite (Claudel 2002, 2004a, 2004b) et sur des messages électroniques (Claudel et Katsiki à paraître) en français et en japonais, ainsi que sur des brochures d'entreprises françaises et chinoises rédigées en anglais (Tréguer-Felten 2002) ; elle porte sur les formes de présentation qu'impose la mise en relation de corpus issus de langues/cultures éloignées et sur les problèmes méthodologiques rencontrés au cours de nos parcours de recherche.
- 2 La comparaison de corpus dont une partie consiste en des documents produits dans des langues/cultures éloignées ou, en d'autres termes, non occidentales ne peut guère être entreprise sans une étude approfondie des écarts existant entre les langues analysées, dont l'une est bien souvent la langue d'exposition ; ces écarts doivent, comme l'illustrent certaines études, notamment celles de Bilmes pour le thaï (1996 : 173), de Goddard pour le malais (2002 : 123-124), de Kataoka (1997 : 106-107) ou de Nishimura (2003) pour le japonais, être exposés précisément, en amont même de la comparaison. Bien qu'il n'y ait pas de problème linguistique apparent lorsque l'étude porte sur des documents rédigés dans une *lingua franca* – l'anglais le plus souvent pour les échanges commerciaux internationaux –, certains phénomènes peuvent trouver leur origine dans la langue source ou dans la culture des scripteurs, ce qui nécessite une élucidation. On est alors amené, suivant ainsi les orientations prises dans le champ de la rhétorique contrastive (voir Connor 1996 : 6), à s'intéresser avec beaucoup plus d'attention que pour des langues proches à des domaines aussi variés que l'éducation, la sociolinguistique ou l'anthropologie culturelle afin d'éclairer les différences constatées. Ces détours renseignent sur certaines spécificités linguistiques et/ou culturelles (systèmes d'écritures, particularités distributionnelles ou encore caractéristiques phonologiques ou paraverbaux de la langue, normes sociales,

traditions rhétoriques, etc.) essentielles à l'intelligibilité non seulement des documents étudiés, mais aussi de l'analyse elle-même pour un public généralement peu, voire pas du tout, connaisseur du mode de fonctionnement d'au moins l'une des langues/cultures soumises à l'étude. De même, la comparaison des corpus éloignés implique des choix méthodologiques rigoureux au niveau de la comparabilité des discours, car, comme l'énonce Péry-Woodley :

C'est le paradoxe des recherches « ethnographiques » contrastives : si deux populations ont des pratiques très différentes, assurer la comparabilité de deux situations est problématique ; si elles se ressemblent au point qu'il n'y a pas de problème de comparabilité, la comparaison risque de ne pas être bien intéressante ! (1993 : 51)

- 3 Il convient donc de déterminer en quoi les corpus comparés sont comparables, le plus souvent en mettant en relief les contextes de production et d'utilisation des documents et leur appartenance à un même genre.
- 4 Aussi se propose-t-on, d'une part, d'aborder certains points caractérisant l'approche de données provenant de langues/cultures éloignées et, d'autre part, d'apporter quelques éléments de réflexion propres aux études contrastives en général. Cela étant, il faudra tenir compte du fait que le regard que nous portons sur les langues et/ou cultures japonaises et chinoises prises pour exemple est celui de chercheuses qui ne sont pas natives des pays concernés.
- 5 Après avoir évoqué certaines difficultés liées à la constitution des corpus, on abordera la question du genre comme *tertium comparationis* et celle de l'entrée de comparaison. On s'interrogera, entre autres, sur le positionnement à adopter vis-à-vis du/des courant(s) théorique(s) à retenir pour les besoins de l'analyse, et notamment sur la pertinence ou non de la position qui consiste à faire appel à une/des théorie(s) issue(s) des deux cultures engagées dans l'étude. Enfin, certains aspects relatifs aux modes de transcription et de traduction des occurrences analysées seront introduits.

1. La constitution des corpus

- 6 L'une des premières difficultés auxquelles le chercheur est confronté lorsqu'il entreprend l'étude de documents authentiques produits dans des langues distantes est celle de la constitution des corpus. En raison notamment de l'éloignement des pays concernés, il n'est pas toujours aisé de se procurer les textes souhaités. Et si l'internet a favorisé l'accès à certaines données, son existence ne résout pas le problème du recueil de corpus spécifiques, comme les brochures d'entreprises, les messages électroniques personnels, les lettres, etc., ou encore le problème du recueil des données contextuelles (voir Claudel 2002 : 71-92). Quand il s'agit de rassembler des documents produits en entreprise, surtout dans des structures industrielles, il n'est pas rare de rencontrer une certaine suspicion quant à l'utilisation du document en question, suspicion pouvant parfois entraîner un refus, en particulier lorsque les documents sont sollicités par un étranger. Entreprendre, par exemple, une étude du courrier électronique à caractère personnel peut, en revanche, paraître relativement simple car le chercheur a la possibilité de faire appel à son entourage pour constituer le corpus. Mais, dès que l'on sort de la sphère des intimes, on peut rencontrer des complications suite au recueil de données en japonais : se sentant en quelque sorte en situation de *giri* (obligation), certaines personnes peuvent accepter de fournir des documents sans pour autant en

avoir réellement envie. En effet, le *giri* est une conception spécifiquement japonaise des relations interpersonnelles. Il renvoie à « [l]a nécessité absolue de rendre une invitation ou un cadeau en contrepartie d'un cadeau ou d'un service reçu, [cela] crée un mode d'échange systématique qui, tout en dépouillant le don ou le contre-don d'une part de l'affectivité que nous y mettons généralement, perpétue les liens sociaux. » (Caillet 1991 : 1024). Il peut alors arriver que, culturellement contraint de contribuer à la constitution d'un corpus, le « fournisseur malgré lui » compromette le travail d'analyse en gommant des documents qu'il transmet certains éléments destinés justement à être étudiés. C'est dans ce contexte que, souhaitant rendre anonymes ses messages, un de nos pourvoyeurs a éliminé les signatures et l'ensemble des termes d'adresse de ses documents, nous obligeant à le solliciter à plusieurs reprises, afin qu'il nous éclaire sur la nature des caractères (cf. *infra* 4.2.) et sur les systèmes d'écriture retenus par les scripteurs, ces éléments faisant l'objet de notre recherche. Ainsi l'étape incontournable de la constitution du corpus est-elle fréquemment la plus coûteuse en temps.

2. L'articulation des corpus

- 7 Parallèlement à la constitution des corpus se pose la question de leur articulation. Dans une perspective ethnolinguistique, l'étude des conditions de production peut constituer un moyen de circonscrire certaines affinités entre les documents et, de la sorte, permettre d'attester la pertinence des corpus du point de vue étique (Auchlin 1993 : 23 ; Münchow 2004a : 54)¹. En outre, expliciter les conditions dans lesquelles ont été produites les données est un préalable d'autant plus indispensable que cela contribue à déterminer des aspects socio-culturels spécifiques. Cette explicitation peut cependant présenter des difficultés : les pratiques entourant la brochure d'entreprise en Chine, par exemple, ne sont quasiment pas documentées. Dans ce pays où la communication de l'entreprise ne s'est développée qu'après 1978, année où la Chine est passée d'une économie planifiée à une économie de marché, on ne trouve guère de documents traitant de l'outil de marketing qu'est la brochure. Ainsi, on ne trouve aucune mention de la brochure d'entreprise dans l'ouvrage que Zhu consacre à la communication professionnelle en Chine, quoiqu'on puisse supposer que ce thème soit (implicitement ou explicitement) inclus dans les conseils d'« écriture pratique » à des fins commerciales que l'auteur recense dans les manuels chinois (Zhu 1999 : 9). Même dans le monde occidental, les manuels de communication ne lui accordent que peu de place. Quant aux linguistes prenant pour objet d'étude la brochure d'entreprise, ils sont rares (voir Johansen 1994, 1997, 1998). Dans une telle situation, il ne reste que l'enquête de terrain pour déterminer les conditions de production et d'utilisation du document en question.
- 8 La notion de *genre* peut également constituer un moyen d'articulation des corpus. Classer des documents dans un même genre, au sens où l'entendent Rastier et Pincemin qui considèrent celui-ci comme « l'empreinte significative et caractéristique d'une situation socioculturelle et du rapport au texte qu'elle prévoit » (1999 : 84), exige de regrouper des textes qui soient liés à une même pratique. En combinaison avec ces pratiques, la notion de *communauté discursive*, développée par Swales², peut également servir à construire un invariant qui permet de réunir des documents produits dans des espaces éloignés et dans des langues différentes mais au sein d'une même communauté,

dont les membres communiquent entre eux à travers des colloques, une correspondance interpersonnelle ou autre, et dont le discours, élément fondateur, repose le plus souvent sur des terminologies spécifiques partagées.

- 9 Tout comme les conditions de production, les pratiques peuvent être comparables (indiquant qu'on a affaire à un « même » genre, comme par exemple l'interview de presse écrite en français et en japonais) sans que les démarches professionnelles ne soient strictement identiques. On ne peut garantir, en effet, qu'un journaliste français procède de la même façon que son homologue japonais pour effectuer une interview (Caudel à paraître). De même, bien que la tendance soit à une vision mondialisée du mode de communication électronique, aucun élément ne permet d'affirmer, sans autre forme d'examen, que les messages électroniques produits en français et en japonais le sont dans des conditions équivalentes. À titre indicatif, il n'est qu'à voir la place occupée par les internautes de chaque langue/culture sur la toile pour percevoir l'écart entre les pratiques des uns et des autres³. C'est pourquoi, comme l'avance Bilmes à propos de travaux sur des discours oraux produits dans des langues distantes (1996 : 186) :

[...] the fact that the talk is drawn from an exotic setting almost inevitably makes necessary more (explicit) contextualization than would be required if one were dealing with culturally familiar materials. That is, it makes it necessary for the ethnographer to spell out contextual information that might be transparent in the data to a reader who is dealing with culturally familiar materials.⁴

- 10 Si, dans un premier temps, la démarche vise l'identification de lieux de convergence entre les corpus, par la suite, la mise en relation de la matérialité discursive avec des extérieurs tels que les pratiques des entreprises, celles des professionnels du journalisme français et japonais ou les rapports aux nouvelles technologies entretenus par les internautes des communautés étudiées, peut permettre l'interprétation, par exemple, de choix privilégiés dans les modes d'écriture. Cette explicitation s'avère impossible à réaliser sur la base d'une approche des seules données linguistiques. Dans cette perspective, cerner avec précision le mode de fonctionnement des communautés impliquées dans le projet comparatif constitue une étape d'autant plus incontournable que l'écart entre ces communautés est important.

3. Approches théoriques et méthodologiques

- 11 Entreprendre une approche comparée oblige à s'interroger sur le/les courant(s) théorique(s) et méthodologique(s) à adopter. Plusieurs positions existent ainsi qu'on va le voir dans les lignes qui suivent. De même, le choix des catégories d'analyse peut receler des pièges et nécessiter, comme on le montrera, une prise en compte, mais aussi, parfois, une mise en question des catégories linguistiques et culturelles spécifiques à l'œuvre dans les langues/cultures sur lesquelles porte la comparaison.

3.1. Courant(s) théorique(s)

- 12 Certains chercheurs préconisent la combinaison de plusieurs courants théoriques, chacun de ces courants devant provenir de l'une des langues/cultures à l'étude (Münchow 2001 : 17-18). Pour convaincante que soit cette position, elle pose les limites

de sa restriction aux seules langues issues de cultures munies d'une pratique de description linguistique forte.

- 13 Et quand bien même le chercheur disposerait de théories propres à chaque culture, le problème de leur ajustement au projet comparatif n'en serait pas pour autant résolu, comme en témoigne l'étude de Chen (1993 : 49-75). Dans son travail sur la politesse en anglo-américain et en chinois, l'auteur s'appuie sur plusieurs théories : celle de Brown et Levinson (1987), celle du principe de politesse élaborée par Leech (1983) et celle de Gu (1990) qui s'appuie sur les résultats de Leech pour les adapter à la culture chinoise. Après avoir retravaillé certains aspects du principe de politesse de Leech (1983), Gu définit ce principe comme « [...] a sanctioned belief that an individual's social behavior ought to live up to the expectations of respectfulness, modesty, attitudinal warmth and refinement »⁵ (Gu 1990 : 245, cité par Chen 1993 : 61). Quatre maximes accompagnent cette définition, celle d'auto-dénigrement qui implique le dénigrement de soi-même et le rehaussement de l'autre, ainsi que les maximes d'adresse, de tact et de générosité (voir Chen *ibid.*). Se rapportant à cette théorie pour interpréter les résultats de son étude, Chen constate qu'il est en mesure d'expliquer 99 % des stratégies développées par les locuteurs chinois, mais seulement 31 % de celles déployées par les locuteurs anglo-américains (1993 : 62). Et pour cause : « Gu's Politeness Principle is solely based on data from Chinese, and he probably does not intend his theory to go beyond that »⁶ (*ibid.* : 69). Chen confrontera donc à nouveau ses corpus en s'appuyant sur la théorie de Brown et Levinson pour conclure que seule l'approche préconisée par Leech permet de rendre compte de l'ensemble des phénomènes propres à ses données anglo-américaines et chinoises. Rien ne s'oppose donc à utiliser une théorie spécifique à une des cultures engagées dans la comparaison, dès lors qu'on en vérifie la fiabilité.

3.2. L'articulation entre des catégories linguistiques éloignées

- 14 L'articulation de catégories linguistiques éloignées peut poser des difficultés quand une même notion – celle de *personne*, par exemple – renferme des propriétés et des formes d'actualisation très divergentes dans les langues concernées. Ayant été confrontée à cette réalité pour l'approche de la subjectivité appliquée au genre interview de presse en français et en japonais (Claudel 2004b : 34-41), nous avons dû entreprendre une réflexion préalable sur les modes d'articulation possibles entre les catégories linguistiques des deux langues.
- 15 C'est ainsi qu'après avoir précisé l'influence de la linguistique occidentale, durant les ères Meiji (1868-1912) et Taishô (1912-1926), sur la linguistique moderne du Japon (Eschbach-Szabo 1989 : 463) et les répercussions de cette contribution sur les catégories descriptives du japonais, on a entrepris l'explication de la façon dont, par un procédé d'assimilation, certaines catégories descriptives des langues indo-européennes, comme celle des « pronoms personnels » (*daimeishi*) (Claudel 2004a), ont été appliquées à des phénomènes du système linguistique japonais. Cet état de fait a ensuite nécessité de revenir sur le mode d'actualisation de la subjectivité en français et en japonais. Ainsi, pour rendre compte précisément des spécificités des deux langues, on a convoqué le champ de la sociologie, et en particulier le mode de construction identitaire dans les deux cultures. Il s'agissait, à la suite de l'examen de la façon dont sont perçues des notions comme celles de *statut*, de *rôle* et de *place*, de circonscrire la portée non seulement sociale, mais également culturelle du mode de positionnement des

interactants. La prise de conscience de certains écarts entre les cultures (l'une privilégiant un mode de positionnement égocentré, alors que l'autre serait de type « hétérocentré ») a orienté l'étude vers les marqueurs linguistiques adoptés pour actualiser la subjectivité. Cela a donné lieu à une appréciation de la valeur des pronoms du français au regard des instances interlocutives et énonciatives du japonais, les premiers ne pouvant être strictement assimilés aux secondes.

- 16 La prise en compte de concepts ayant cours dans l'une ou l'autre culture ne peut, par conséquent, s'effectuer sans un abord critique, certaines catégories pouvant circuler sans qu'elles aient de valeur attestée dans la langue concernée.

3.3. Facteurs culturels dans la recherche d'outils de description et d'interprétation

- 17 S'il est indispensable de problématiser l'articulation des catégories linguistiques en jeu, une prise en compte de données exclusivement linguistiques est insuffisante pour des comparaisons telles qu'on les envisage. En effet, même lors de la comparaison de textes rédigés dans une *lingua franca* – situation dans laquelle le problème de l'articulation des catégories linguistiques ne se pose pas – on constate que certains phénomènes mis au jour ne peuvent être interprétés qu'à la lueur de données puisées dans le fonds linguistique ou culturel de la langue source. C'est ce que le champ de la rhétorique contrastive explore, non plus seulement dans le cadre de l'acquisition d'une langue 2 mais aussi dans des discours de spécialité, tels les discours professionnels, les discours académiques, etc. (Jenkins et Hinds 1987 ; Connor 1988 ; Maier 1992).

- 18 Dans le cadre de la comparaison des brochures d'entreprises françaises et chinoises, par exemple, la présence d'expressions d'apparence figée se retrouvant dans les textes anglais de plusieurs brochures chinoises n'a pu être expliquée que comme un transfert de *chengyu* ou *suyu*, expressions traditionnelles à portée le plus souvent morale, formées de quatre caractères chinois et diversement nommées par les chercheurs occidentaux : *centons* (Granet 1934 : 58), *quartets* (Galtung et Nishimura 1983 : 903), *closed forms* (Hodge et Louie 1998 : 19). Pour Serres (1999 : 10), il s'agit de *petits groupes de « caractères syllabes »* :

[qui] utilisent l'immense fonds culturel de l'antiquité chinoise pour créer, à partir d'anecdotes, de morales ou de modes de pensée, des codes de conduite qui, par simple extension et usure du vocabulaire, deviendront des symboles ou des images avant de se transformer en catachrèses ou de s'annihiler en « pures expressions idiomatiques ».

- 19 Ces phénomènes culturels nous ont donc permis d'explicitier des manifestations propres aux cultures soumises à comparaison, mais véhiculées par une langue tierce.
- 20 Par ailleurs, l'importance particulière des éléments visuels dans les brochures chinoises peut s'expliquer, en partie, par la flexibilité qu'autorisent les langues à caractères comme le chinois et le japonais (Galtung et Nishimura 1983 : 899-900) dans la gestion de l'espace des documents⁷. Les comptes rendus d'expériences psycholinguistiques (Hoosain 1991 ; Nisbett, Incheol et alii 2001) mettant en évidence une perception visuelle accrue développée par la lecture de ces mêmes caractères fournissent un élément complémentaire d'explication de l'importance du visuel dans la rhétorique des documents chinois analysés. Ces éléments d'explication ont d'ailleurs orienté la

recherche vers une plus grande prise en compte des éléments visuels dans la description (Tréguer-Felten 2002 : 69-79).

- 21 Mais les facteurs culturels entrent aussi en jeu dans le choix des entrées mêmes de la comparaison. Dans le cadre de la comparaison des brochures d'entreprises françaises et chinoises, il a fallu trouver une entrée de comparaison qui permette de rendre compte de l'image de soi projetée dans les deux corpus. L'éthos aristotélicien⁸, qui nous semblait pertinent au vu des documents, n'a cependant été retenu qu'après une étude des traditions de persuasion de la Chine ancienne, telles qu'elles se manifestaient notamment dans le rôle dévolu au conseiller du roi (ou duc). Bien que l'exploration entreprise révèle une situation de non-recouvrement avec l'éthos aristotélicien, on ne peut nier son existence ni celle de la rhétorique dans la tradition chinoise (Lu 1998 : 116, 177-178, 277-278). Et si la tradition occidentale et la tradition chinoise divergent quant aux liens intimes de l'éthos avec l'affect – pathos dans la tradition grecque – et au rôle alloué à ce dernier dans l'entreprise de persuasion (*ibid.*: 112-113), ce sont ces différences mêmes, ainsi que la situation inégalitaire dans laquelle la rhétorique⁹ s'est développée en Chine, qui viennent renforcer encore l'explication proposée *supra* concernant l'importance accordée aux moyens indirects (visuels et/ou métaphoriques) pour développer l'image de soi dans les brochures chinoises.
- 22 Il semble donc que si, pour entreprendre une recherche comparative, il n'est pas nécessaire de recourir à des théories issues des cultures engagées dans la comparaison, des allers-retours s'imposent entre le document et la culture d'origine qui guideront le choix d'outils de description et d'interprétation appropriés à chacune des langues ou des cultures.

4. L'accessibilité des occurrences

- 23 Outre ces réflexions sur les catégories d'analyse, on est confronté à des choix quant aux modes de saisie des langues éloignées. Car, aborder des données écrites produites dans des langues dont le système graphique diffère de celui de la langue d'exposition de la recherche implique un travail de transcription devant se réaliser en alphabet romain, dès lors que le français est la « langue de référence ».
- 24 Face à cette réalité, la démarche peut consister en la recherche, parmi les différents moyens déjà établis, du procédé le plus congruent pour la mise en évidence de l'ensemble des phénomènes étudiés, les langues non alphabétiques disposant généralement de systèmes conventionnels de transcription, à l'instar du *pin yin* pour le chinois, des systèmes *kunrei* ou *hepburn* pour le japonais, etc. Ainsi, selon les objectifs poursuivis, on peut faire appel à l'un des systèmes existants ou élaborer son propre système à partir d'un ou de plusieurs systèmes disponibles.
- 25 En outre, dans le cas du japonais, on est contraint, pour rendre les données accessibles, d'opérer des choix de transcription graphiques précis, permettant la mise en lumière des trois systèmes d'écritures cohabitant dans cette langue.

4.1. La translittération du japonais

- 26 L'un des aspects à considérer, préalablement à la transcription du japonais, concerne le système à retenir pour livrer, de la façon la plus adéquate, les occurrences à un lecteur

occidental. Cela ne va pas de soi dans la mesure où les principaux systèmes, *hepburn* et *kunrei*, comportent des versions variées. Comme le note Labruno :

[...] à la différence d'autres pays, comme la République populaire de Chine, par exemple, où la romanisation en pin yin jouit d'une suprématie incontestée, le gouvernement japonais, pas plus que d'autres instances compétentes en matière de politique linguistique, n'a jamais véritablement cherché à légiférer en la matière et à imposer par l'autorité l'emploi d'un système au détriment d'un autre. (2000 : 341)

- 27 Dans ce contexte, que privilégier ? La question se pose différemment selon que l'on souhaite restituer la prononciation des sons ou que l'on envisage de privilégier la graphie et la phonologie. Dans le premier cas, c'est le système *hepburn* que l'on retiendra, alors que dans le second cas, ce sera le système *kunrei*. À titre d'exemple, la syllabe ふ (fu) peut se transcrire *fu* en *hepburn* et *hu* en *kunrei*. La première version adopte une transcription proche de la prononciation de cette syllabe, alors que la seconde s'inscrit dans une cohérence d'ensemble par rapport au syllabaire japonais¹⁰. Un aménagement des différents modes de transcription peut en outre se justifier, dès lors que le chercheur se propose de rendre compte de phénomènes caractéristiques du corpus. Dans ce cas, l'un des systèmes peut compléter l'autre ; à moins qu'on ne l'enrichisse de procédés plus appropriés encore à la finalité de l'étude ou à la langue d'exposition.
- 28 Pour transmettre nos exemples d'une façon aussi transparente que possible (Caudel 2002 ; 2004a), nous avons fait notamment le choix de transcrire les particules thématiques (*wa*), de destination (*he*) et de complément d'objet (*wo*), en empruntant à la fois aux systèmes *hepburn* et *kunrei*, les uns et les autres adoptant les transcriptions qui suivent¹¹ :

	は	へ	を
Hepburn	wa	e	o
Kunrei	ha	he	wo

- 29 Pour *wo*(を), on a procédé à ce choix afin de différencier cette particule du préfixe de politesse *o*(お). Pour la particule *wa*, il a semblé pertinent de suivre la transcription *hepburn*, dont l'oralisation par un Français est proche de ce qui est émis phonétiquement par un Japonais, plutôt que d'emprunter le *ha* de *kunrei*. Enfin, pour la particule *he*(へ), on a préféré la transcription *kunrei* à *hepburn*, car elle s'accorde mieux à la syllabe japonaise du *Tableau des Cinquante Sons*¹² que *e* qui renvoie également à la voyelle (え) de ce tableau. Mais en dehors de ces quelques cas, nos exemples suivent majoritairement le système *hepburn*.
- 30 La pertinence du mode de transcription retenu est donc subordonnée aux perspectives de recherche et peut l'être aussi à la « langue de référence », en l'occurrence, le français.

4.2. Les problèmes de transcription des différentes graphies du japonais en caractères latins

- 31 Le scripteur japonais dispose de trois modes d'écritures qu'il combine librement, en dépit de règles d'emploi spécifiques : les *hiragana* et les *katakana*, syllabaires de quarante-six signes chacun, et les *kanji*, caractères d'origine chinoise. C'est ainsi que, dans les messages électroniques privés (Caudel et Katsiki à paraître), un même terme peut, de façon tout à fait arbitraire, être écrit en caractères d'origine chinoise (*kanji*, en majuscules dans le tableau suivant) ou en *hiragana* (en minuscules) :

Caractères chinoise	d'origine	Syllabaire <i>hiragana</i>	Traduction
久しぶり HISASHIBURI		ひさしぶり hisashiburi—	Voici bien longtemps (qu'on ne s'est pas contactés)
今日は KONNICHHI wa		こんにちは konnichi wa	Bonjour
よろしくおねがいします yoroshiku o-NEGAishimasu		よろしくおねがいしま す yoroshiku o- negaishimasu	Je vous remercie de ce que vous ferez pour moi

- 32 Compte tenu des objectifs de notre recherche, nous avons décidé de distinguer les modes d'écritures privilégiés afin de rendre compte des choix opérés par le scripteur pour souligner certains propos (en usant de *katakana*) ou pour rendre compte d'une certaine érudition (en employant des *kanji* rares, anciens...), etc. Kataoka (1997 : 106-107) préconise le recours à des styles de police et à des attributs divers (gras pour les *katakana*, majuscules pour les *kanji*, minuscules pour les *hiragana*). De la sorte, les trois modes d'écritures sont rendus visibles :

今日は体重計に乗るのがコワイです...

KYÔ wa TAIJÛKEI ni NORU no ga **kowai** desu...

« Je me suis pesée aujourd'hui, c'est effrayant... »

5. La place et le statut de la traduction

- 33 Une fois l'étape de la translittération franchie, il convient de s'interroger sur la traduction. Celle-ci est indispensable si l'on ne veut pas limiter l'accès de ses travaux aux seuls spécialistes des langues soumises à l'étude. Néanmoins, la question se pose de savoir quelle sorte de traduction adopter. Par ailleurs, où commencer et où arrêter la traduction de son corpus ? Doit-on se limiter à la traduction des occurrences analysées ou est-il nécessaire de rendre accessible des pans plus importants du corpus ? En outre, doit-on entreprendre un seul ou plusieurs niveaux de traductions qui comprendraient, préalablement à la traduction courante, le mot à mot ?

- 34 Cette question des variétés de traductions est à accorder avec ce qui motive leur apparition dans le cadre de l'étude. C'est ainsi qu'en fonction de ce qu'il veut montrer, le chercheur peut recourir à une traduction littérale et/ou à une traduction libre.

5.1. Le mot à mot

- 35 La présentation des occurrences peut faire l'objet d'une première traduction mot à mot. En effet, lorsqu'on a affaire à une/des langue(s) éloignée(s), il est fréquent qu'on ne puisse se limiter à une traduction basée sur des équivalences de sens. Dans une langue agglutinante comme le japonais, toutes sortes d'affixes assurent l'extension d'un morphème lexical. Les verbes peuvent être enrichis d'un ou de plusieurs suffixes aux fonctions déterminées : négation, temps (passé, présent), aspect (accompli, non accompli), voix (passive), etc. Ces éléments flexionnels suivent une base verbale différente selon le registre de langue adopté : courant ou soutenu¹³. De plus, leur ordre d'apparition est soumis à des règles strictes : la négation suit la forme au passé, par exemple, et non l'inverse.
- 36 Ce bref aperçu du mode de distribution des constituants du japonais témoigne de l'écart existant entre cette langue et le français. Il met en avant les contraintes auxquelles est confronté le chercheur désireux de mettre en regard les deux langues/cultures et de communiquer ses travaux dans une de ces deux langues.
- 37 Et bien que cette approche scrupuleuse des textes sources ne soit pas toujours facile d'accès pour le lecteur, elle comporte l'avantage de fournir des éclaircissements sur les marqueurs décrits. Une démarche d'autant plus essentielle dans des langues éloignées qu'offrir instantanément une traduction conforme à la langue d'arrivée tend à faire oublier la distance et l'idée même d'absence d'équivalents entre les termes. Recourir à un premier niveau de traduction, soit le mot à mot, permet par conséquent d'indiquer la valeur de certains marqueurs et/ou de préciser leur place dans les énoncés, ainsi que l'illustre l'exemple suivant, tiré de notre comparaison d'interviews de presse en français et en japonais, où sont notamment indiquées la valeur des particules, la forme ou encore la nature des verbes :

<i>Tsudsukete</i>	<i>yuki-tai,</i>	<i>to wa</i>	<i>omoimasu</i>			
continuer	aller (désidératif)	(citation)	penser (forme soutenue)			
<i>Demo</i>	<i>watashi wa,</i>	<i>yûmei</i>	<i>ni nari-tai,</i>	<i>shuyaku</i>		
Cependant,	je (thème)	célèbre	devenir (désidératif)	premier rôle		
<i>wo</i>	<i>hari-tai</i>	<i>to ka</i>	<i>no</i>	<i>kimochi</i>	<i>ga</i>	<i>nai.</i>
(objet)	jouer (désidératif)	ou bien	(remplacement)	sentiment	(sujet)	négation (forme courante)

Traduction : « J'aimerais bien continuer. Cependant, je n'ai pas envie de devenir célèbre et d'avoir des premiers rôles. » (Matsushima N., *Asahi shimbun*, 22/03/1996)

5.2. La déperdition due à la traduction

- 38 Pour ce qui est de la traduction libre, la question se pose de la perte qu'entraîne systématiquement le passage d'une langue à l'autre. D'après Hervey et Higgins, « [t]he challenge to the translator is thus not to eliminate translation loss altogether, but to reduce it by deciding which of the relevant features in the ST [source text] it is most important to preserve, and which can most legitimately be sacrificed in preserving them. »¹⁴(1992 : 25). Bien entendu, la démarche est étroitement liée à la finalité du projet et seules des précisions sur la fonction de la traduction peuvent permettre de poser le degré d'adéquation entre texte source et texte cible.
- 39 Étant confrontée à la traduction de transcriptions d'interactions produites en arabe syrien, Traverso rend ainsi compte de problèmes inhérents à l'activité traduisante :
- Le premier tient à la justesse de la traduction et à sa précision. Ce problème classique de la traduction (être fidèle, ne pas trahir, etc.) se rencontre par exemple pour la traduction des termes ou des mots référant à des réalités qui n'existent pas dans la culture cible. Le second type de problème est lié à l'effet produit par le texte traduit sur un lecteur qui ne connaît pas la culture ainsi montrée. [...] ce que l'on donne à lire [des] échanges peut construire une image exotique, étrange, sympathique, cocasse de[s] [...] comportements [des interactants], ou au contraire une image neutre et ordinaire. C'est de trouver un juste milieu entre ces deux excès qui constitue la plus grande difficulté du travail de traduction des transcriptions. (2003 : 71)
- 40 Car une traduction peut contribuer à réduire l'écart entre les deux langues en jeu ou alors mettre en évidence des spécificités propres à l'une ou l'autre langue. Comme cette étape ne saurait être une finalité en soi, tout en étant incontournable, les procédures évoquées sont à sélectionner en fonction des unités et/ou des fragments de texte à mettre en valeur.
- 41 En conclusion, si toute étude contrastive nécessite une réflexion sur la question de la comparabilité, l'étude des corpus dont il est question ici pose des problèmes supplémentaires résultant de l'éloignement même des langues/cultures impliquées dans la comparaison. De fait, ainsi que nous l'avons montré, la distance, non seulement linguistico-culturelle, mais également géographique, complexifie toutes les phases de la recherche : du recueil ou de la contextualisation des données jusqu'à leur présentation pour les rendre accessibles. De surcroît, la prise en compte de ces corpus impose d'enrichir l'approche linguistique par une exploration particulièrement minutieuse des phénomènes extérieurs à la linguistique, seuls à même d'éclairer les écarts constatés.
- 42 Le plus grand défi pour un chercheur travaillant sur ce type de corpus consiste à fournir au lecteur un accès aisé à des données dont l'étrangeté ne doit pas pour autant être gommée. En effet, pour que ce dernier apprécie l'étude qui lui est proposée à sa juste valeur, le chercheur doit mettre en relief des éléments que sa grande familiarité avec son champ d'investigation pourrait l'inciter à passer sous silence. La mise en évidence des données d'ordre linguistique, socio-culturel, ethnologique, etc. s'impose et s'avère d'autant plus importante que les langues/cultures étudiées ne sont souvent présentées que de manière fragmentaire et sont, de ce fait, mal connues.

NOTES

1. « [D]ans la terminologie de Pike : “Le point de vue étique étudie le comportement [ou les « faits »] comme on examine un système quelconque de l’extérieur, et il constitue essentiellement une première approche d’un système étranger à l’observateur.” » (Pike 1967, cité dans Auchlin 1993 : 23).
2. Pour Swales (1990 : 58), la communauté discursive est une communauté dont les membres ont en commun des objectifs de communication qui se matérialisent dans la structure du discours et en influencent le contenu et le style.
3. Selon le *Global Internet Statistics*, 69,7 millions de personnes de langue japonaise accèdent à l’internet, contre 28 millions de locuteurs francophones : <<http://global-reach.biz/globstats/index.php3>> (lien vérifié le 25/05/04).
4. « Le fait que la conversation provienne d’un environnement exotique exige de contextualiser plus (explicitement) qu’on ne le ferait s’il s’agissait de matériaux culturellement familiers. Cela revient à dire que l’ethnographe doit fournir des informations contextuelles vraisemblablement transparentes pour un lecteur culturellement familier des matériaux en question. » (notre traduction).
5. « [...] une certitude avérée que le comportement social d’un individu se doit de répondre aux attentes de respect, de modestie, d’attitude chaleureuse et de raffinement » (notre traduction).
6. « Le principe de politesse de Gu est exclusivement basé sur des données chinoises, et l’auteur n’a probablement pas d’autres vues pour sa théorie » (notre traduction).
7. Ces langues permettent une écriture verticale, horizontale, de gauche à droite ou inversement, et favorisent une perception immédiate du sujet traité par le lecteur en raison de la représentation d’éléments concrets dans le caractère.
8. L’éthos, terme le plus souvent traduit par *caractère*, est l’un des moyens de preuve inhérents au discours (avec le logos et le pathos) présentés dans la rhétorique d’Aristote : « C’est le caractère moral (de l’orateur) qui amène la persuasion, quand le discours est tourné de telle façon que l’orateur inspire la confiance. » (Aristote, *Rhétorique I*, 1356 a, trad. Ruelle, revue par Vanhemelryck, 1991 : 83).
9. Essentiellement entre un conseiller et son roi, avec un risque important de lèse-majesté pour le conseiller.
10. Pour une approche détaillée des différents systèmes et de leur mode de fonctionnement, voir Labrune 2000.
11. Précisons avec Labrune que « l’usage est variable selon les auteurs » (2000 : 345).
12. Soit le *Gojû-on zu* qui rassemble les syllabes de base du japonais.
13. S’agissant des registres de langue en japonais, on parle également de niveau *familier vs formel* ou encore *poli*. La connotation que des mots comme « familier » et « poli » véhiculent en français nous conduit à leur préférer des termes plus « neutres », comme « courant » et « soutenu ».
14. « Le défi auquel le traducteur est confronté n’est donc pas d’éviter totalement la déperdition liée à la traduction, mais de la réduire en décidant quels sont les traits congruents de la langue source qu’il est primordial de sauver et quels sont ceux qui peuvent être légitimement sacrifiés à cette fin » (notre traduction).

RÉSUMÉS

Cet article présente les problèmes méthodologiques que pose la mise en regard de corpus issus de langues/cultures éloignées. Prenant le parti d'explicitier la complexité de l'approche de corpus distants, d'un point de vue occidental, on aborde l'examen des étapes incontournables auxquelles le chercheur est confronté lorsqu'il entreprend l'étude de documents produits dans les sphères japonaises et chinoises. La présentation des conséquences qu'entraîne l'éloignement linguistico-culturel de l'objet empirique conduit à une réflexion sur l'importance d'une prise en compte des données contextuelles et sur la portée opérationnelle de la notion de genre. Par ailleurs, la question du choix des théories de référence permet de circonscrire les positionnements à adopter vis-à-vis des langues/cultures engagées dans la comparaison. À cet égard, quelques pistes sont suggérées comme celle consistant en une redéfinition des notions en circulation ou encore en un apport de précisions sur les concepts ayant cours dans les différentes langues/cultures. Les questions que soulève la transcription en alphabet latin de langues à caractères, ainsi que celles relatives aux choix et à la fonction de la traduction des occurrences destinées à l'analyse sont également introduites pour être discutées.

This article deals with the methodological problems stemming from the comparison of corpora belonging to distant languages/cultures. The authors have decided to concentrate on elucidating the complexity of approaching the distant corpora, as Western readers perceive them. The necessary research stages involved in the process of analysing documents produced in the Japanese or Chinese spheres are exposed here. Introducing the consequences deriving from the cultural and/or linguistic distance of the empirical object entails into account taking contextual data as well as the operational quality of genre. In addition, the questioning as to the reference theories to be chosen opens onto a definition of the position to be adopted towards the languages/cultures involved. A few directions are suggested such as redefining current notions or introducing specificities with regards to concepts in use in these languages/cultures. Also introduced for discussion are problems linked to the transcription of ideographic languages into Roman characters or the choice and function of various translation possibilities offered for the occurrences included in the analysis.

INDEX

Mots-clés : communauté, communauté discursive, culture, éthos, genre, langue/culture, lingua franca, méthodologie, personne, subjectivité, tertium comparationis

Keywords : comparison, genre, Japanese, Chinese, methodology, languages/cultures

AUTEURS

CHANTAL CLAUDEL

Chantal Claudel est maître de conférences en sciences du langage à l'université Paris 8 et membre du Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés (SYLED-CEDISCOR, Paris 3). Ses recherches se situent dans le champ de l'analyse de discours comparée et portent sur le français et le japonais. Ses récentes publications traitent des problèmes méthodologiques que pose l'appariement de langues distantes.

GENEVIÈVE TRÉGUER-FELTEN

Geneviève Tréguer-Felten est doctorante à l'université Paris 3 et membre du Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés (SYLED-CEDISCOR, Paris 3). Elle s'intéresse à l'utilisation de l'anglais dans la communication des entreprises internationales et plus particulièrement à leur aspect rhétorique. Ses analyses portent sur des documents de communication entre Français et Chinois : brochures institutionnelles, sites web et documents internes aux entreprises.